

## LE PRESIDENT GEORGES POMPIDOU... ET SON ANCIEN CAMARADE DE REGIMENT

Le 10 avril 1935, vers dix heures, cinq sous-lieutenants, dont quatre très récemment promus, arrivaient devant l'entrée de la caserne du 92ème Régiment d'Infanterie à Clermont-Ferrand. Le poste, en gants blancs, leur rendait les honneurs. Etonnés, ils avançaient de quelques pas et furent stupéfaits : le régiment entier, avec musique et drapeau, était rassemblé et paraissait les attendre. L'abbé BESSON, major de la promotion d'Elèves Officiers de Réserve, après quelques secondes d'hésitation, trouva cet accueil insolite et obliqua aussitôt à droite, on le suivit. Par chance il y avait la salle des "punis", nous y entrâmes soulagés mais toujours un peu inquiets. Que se passait-il ? Une sonnerie de clairons retentit. Les anciens E.O.R. ne l'avaient pas souvent entendue ; une auto avec fanion tricolore pénétrait dans la cour. En descendit le général GAMELIN, Commandant en chef des Armées, en tournée d'inspection. Ouf ! Nous avions, grâce à BESSON, échappé au ridicule. Nous assistâmes, invisibles, à la revue et attendîmes, détendus, la fin de cette cérémonie inattendue. Le colonel BLANC nous reçut, un peu ironique : "Vous m'avez semblé embarrassés", dit-il. C'était peu dire ! Il nous communiqua nos affectations ; un certain Georges POMPIDOU serait officier de renseignement : il était resté, comme nous, six mois à Saint-Maixent, mais ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, il avait eu le privilège d'être nommé sous-lieutenant dès son incorporation. Et il nous était inconnu.

A midi, les célibataires se rendirent à la "Popote", un restaurant connu de Clermont. Je m'assis à une place vide,... j'étais à côté de Georges POMPIDOU. C'est ainsi que pendant plusieurs mois il fut mon voisin immédiat.

Avec ses gros sourcils, sa carrure, il me paraissait plus âgé que moi, je remarquais déjà un geste qu'il garda toute sa vie : il tapotait sa cigarette avec son index droit pour faire tomber les cendres.

Mais il tenait aussi une grande place dans nos conversations excluant les questions de service. Notre chef de popote, théoriquement responsable, était la gentillesse même mais restait perdu dans ses rêves. Et Georges POMPIDOU me surprenait par ses remarques pertinentes, toujours teintées d'ironie.

Je retrouvais quelques mois plus tard, au 38ème Régiment d'Infanterie, ces mêmes traits chez deux autres normaliens : LEMAITRE (éminent critique) et TROTOBAS (ambassadeur) : l'humour léger avec un rien de scepticisme. C'était une façon de paraître apparemment détaché, non engagé, un peu agaçante pour les autres et peu comprise dans le milieu militaire.

Mais Georges POMPIDOU avait, en face de lui, un sujet idéal pour exercer pleinement sa verve. Le lieutenant WILLIAMS, de la Royal Air Force, effectuait un stage au 92ème R.I. Nous nous demandions ce que pouvait apprendre d'utile un aviateur anglais dans un régiment d'infanterie ronronnant comme le nôtre. Elancé, petite moustache blonde, stick en bambou sous le bras, WILLIAMS était le type parfait de l'officier anglais décrit par KIPLING... POMPIDOU commençait les taquineries par surprise, ce qui mettait le sympathique adversaire sur ses gardes. Ce duel sans danger m'amusait beaucoup.

Bien visiblement WILLIAMS avait la conviction que l'Angleterre était la première puissance mondiale. POMPIDOU faisait semblant de l'admettre très naturellement. Mais peu après, il

insinuait que c'était une île conquise par les Normands venus du Continent... tout cela par petites suggestions innocentes !

Un jour, WILLIAMS demanda "Pourquoi, cher ami, me regardez-vous ainsi ?" POMPIDOU attendit quelques secondes. "WILLIAMS, lui répondit-il, je vous trouve tellement "sympa" que je réfléchissais : votre arrière-grand-mère a dû pécher avec un Normand après la bataille d'Hasting !" Nous eûmes droit à des oh ! indignés probablement aussi véhéments que ceux du colonel BRAMBLE de MAUROIS.

Mais l'escarmouche s'oubliait vite et le lendemain... on recommençait. Georges POMPIDOU était un camarade enjoué et rieur avec l'esprit canular de Normale Sup.

Puis, surprise, nous reçûmes une invitation au lunch de son mariage avec une étudiante, Claude. Nous lui offrîmes un cadeau bien modeste sans doute, nous arrivions à peine à boucler la fin du mois malgré la déflation générale de 10 % des prix décidée par LAVAL.

Je perdis donc mon voisin. Je l'oubliai. Cependant j'appris qu'il avait été nommé professeur de français au lycée Saint-Charles à Marseille.

En juillet 1939, mon régiment, le 27<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Algériens, avait quitté la bonne ville d'Avignon pour faire face aux troupes italiennes dans la région de Sospel, belle petite ville au pont romain au fond de la vallée de la Bévéra qui passe ensuite en Italie. Et je fis une rencontre surprise avec le lieutenant Georges POMPIDOU, rappelé sous les drapeaux et officier de renseignement dans une unité de forteresse. Nous bavardâmes heureux de raviver quelques souvenirs communs.

De nombreuses années passèrent... 1958, DE GAULLE revient avec un secrétaire général à la Présidence, René BROUILLET, Forézien né à Montarcher... qui lorsqu'il quitte son poste, propose son camarade normalien POMPIDOU... J'écrivis par curiosité, pour savoir si c'était mon ancien camarade. Par retour de courrier, je reçus la réponse : "C'est bien moi en effet ! Merci de votre aimable carte..."

Puis il vint à Saint-Etienne, Premier Ministre : un journal parisien publia un entre filet : "G. POMPIDOU en allant dans la Loire, va rencontrer un de ses anciens camarades de régiment, le maire de Montbrison". Je n'ai jamais su qui avait donné l'information.

Au cours de la réunion à la préfecture, j'observai que M. GRAEVE, préfet, indiquait ma place, sur le plan de la salle.

J'accompagnai, après le repas officiel, le Premier Ministre à Saint-Héand pour la visite des établissements ANGENIEUX. Il me chargea de "piloter" Claude POMPIDOU pour ne pas suivre au pas de charge le cortège officiel. Je le retrouvai aussi simple et amical que vingt-cinq ans auparavant.

Plus tard j'écrivis à son chef de cabinet, Madame Anne-Marie DUPUY, pour solliciter un appui du dossier du lycée, fortement attaqué à l'échelon régional et parfois local, mais défendu par le préfet CAMOUS que j'avais informé de ma démarche. Je fis de même pour obtenir l'autorisation d'emprunt pour la piscine. J'obtins deux réponses positives et encourageantes.

Curieusement en 1965, un esprit retors me reprocha dans un article paru dans la "Liberté" de connaître "mon ami POMPIDOU". Je ne ripostai pas car à part le hasard, je n'étais absolument pour rien dans la rencontre du 10 avril 1935 ! Mais lorsqu'on veut nuire, jusqu'où va-t-on chercher ? Il aurait dû savoir que je ne demanderais jamais une faveur ou un honneur pour moi : à ce prix je pus en toute liberté solliciter le soutien des projets municipaux et, à partir de 1969, celui de l'hôpital.

En mai 1968, il tint physiquement et moralement, en l'absence du Général DE GAULLE... et fut placé en "réserve de la République" (la même méthode de mise à l'écart s'appliqua aussi à l'extraordinaire Préfet de Police, Monsieur Maurice GRIMAUD, ancien préfet de la Loire).

Le 28 mars 1969, je lui adressai une note concernant l'état de l'opinion avant le référendum, il me répondit chaleureusement le 10 avril.

Il fut élu Président de la République, lui le fils d'un directeur d'école du Cantal.

Il me remercia de ma carte de félicitations et m'adressa une lettre le 4 juin 1969. Je ne sais plus à quelle date il m'envoya l'avis de décès de son père... et les années s'écoulaient.

Un jour, je revenais en famille de la Bourboule. Un épais brouillard couvrait la montagne. La route étroite était bordée de pâturages ; des bêtes, beaucoup de bêtes et pas un berger... Ma femme et ma fille étaient un peu angoissées puis nous arrivâmes dans un village et rencontrâmes une paysanne. Je me souviens encore de son exclamation : "Mes pauvres enfants vous vous êtes perdus, ici c'est Montboudif !" C'était le pays où avait exercé son père. Quel chemin et quelle montée de Montboudif à l'Elysée !

Parfois je pensais qu'enfin un Président de la République viendrait à Montbrison pour inaugurer le grand lycée. Le général DE GAULLE était passé... à Montrond. Lorsque je vis son visage à la réunion de Reykjavik, je compris comme tout le monde qu'il était gravement malade. J'avais donc rêvé... et un soir la télévision diffusait un film sur un personnage russe ; fait rarissime, il y eut une interruption et la bande annonce se déroula : "Ce soir, le Président de la République est décédé à son domicile". L'événement n'était pas totalement imprévu mais par quel hasard, j'avais connu le sous-lieutenant POMPIDOU, devenu Président de la République !

**André MASCLE**

[*extrait de Village de Forez n° 59, juillet 1994*]

